

[ET POURTANT...]

Dans cette rubrique *Et pourtant...*, consacrée aux exceptions affirmatives (trouées, éclairs, pas de côté, fissures...) en ces temps nihilistes, voici trois regards sur le récent documentaire *From Gaza with love* de Suhail Nassar et Charles Villa, présentés en trois billets personnels issus d'échanges au sein du Cercle LM.

Le documentaire est visionnable à cette adresse :

<https://m.youtube.com/watch?v=xYj-XMIjHGo&t=2s&pp=2AECkAIB>

CERCLE LONGUES MARCHES : GAZA !

« CE QUI DOIT ETRE FAIT »



Et pourtant... Ce qui m'a particulièrement retenu dans ce documentaire n'est pas tant sa forme, ses qualités ou ses limites en tant qu'objet cinématographique, mais une affirmation qui le traverse et qui est portée par Suhail : celle de **ce qui doit être fait**.

C'est **cette question du devoir** qui m'intéresse. Non comme impératif moral abstrait, mais comme engagement concret dans une situation où précisément tout semble rendre impossible quelque continuité que ce soit. Suhail demeure là où il a toujours vécu. Il demeure dans un lieu qui s'effondre sous les bombardements, sous la présence incessante et assourdissante des drones, dans un espace où les morts succèdent aux morts et où les liens humains se défont chaque jour. Alors même que sa famille est partie vers le sud, **il reste**. Il reste pour montrer ce qui demeure de la vie au milieu de la destruction. Il reste pour donner à voir une dignité qui persiste au cœur d'un massacre qui se déroule presque à huis clos. C'est de cette réalité-là qu'il se tient responsable.

Pour justifier de massacrer des innocents, hommes, femmes et enfants, il faut tenir qu'ils ne sont rien, qu'ils ne comptent pas, qu'ils sont exclus du cercle de l'humanité. Leur dignité est alors niée par leurs bourreaux. Pourtant, ce documentaire nous montre qu'elle demeure. Dès lors, notre responsabilité n'est peut-être pas seulement de transmettre ce témoignage. Elle consiste peut-être davantage à reconnaître cette dignité là où d'autres ont voulu l'effacer, à lui rendre justice et à la défendre.

On peut sans doute reprocher au documentaire une certaine légèreté dans son contenu ou s'interroger sur l'orientation qui guide le regard du réalisateur. Mais ce qui m'apparaît essentiel se situe ailleurs. Dans ce que porte la présence même de Suhail. Le film ne nous délivre ni programme politique, ni doctrine, ni vision clairement formulée de ce qu'il conviendrait de faire. D'ailleurs, Suhail lui-même se garde de développer ses idées. Il souligne parfois qu'il ne peut montrer certaines images. La menace est constante. La peur n'est pas un arrière-plan psychologique ; elle constitue le milieu même dans lequel il agit. Dans ces conditions, témoigner devient déjà un acte considérable.

J'y vois également une forme de pudeur. La retenue de certaines images n'est pas nécessairement un défaut du film. Elle peut être comprise comme **l'expression d'une limite**, d'une exposition au danger, mais aussi comme la reconnaissance que certaines expériences excèdent leur propre représentation.

Je ne crois pas non plus que l'on puisse demander à un documentaire de nous fournir un point de vue achevé, une position pleinement constituée qu'il suffirait ensuite de reconnaître. Un film peut parfois **donner à voir** des orientations, des tensions, des engagements. Il ne saurait pourtant résoudre à lui seul l'incertitude dans laquelle nous sommes appelés à penser et à agir.

C'est précisément ce que l'expression « *ce qui doit être fait* » m'a donné à penser. Elle m'a renvoyé à **ce déséquilibre avant** dont il est question dans un récent rapport d'orientation sur les perspectives de notre Cercle : cette poussée qui nous met en mouvement sans nous offrir pour autant une destination parfaitement déterminée. Nous ne partons pas toujours de principes stabilisés ou de positions déjà constituées. Il arrive que nous soyons d'abord saisis par quelque chose qui exige une réponse avant même que nous ne sachions clairement laquelle.

C'est pourquoi l'enquête sur les idées déjà concrétisées, sur les points explicitement tenus, me paraît nécessaire mais insuffisante. Une part importante de notre travail pourrait également consister à reconnaître ce qui n'est pas encore pleinement formé : les intuitions, les gestes, les responsabilités naissantes, **les fidélités silencieuses**. Il s'agit de déceler et d'accompagner **ces germes inachevés** qui cherchent encore leur consistance. Non pas parce qu'ils contiendraient déjà une vérité accomplie, mais parce qu'ils témoignent de possibles en train de se frayer un chemin dans l'indécidable de la situation.

Peut-être est-ce là que réside l'intérêt principal de ce documentaire : non dans ce qu'il affirme explicitement, mais dans l'expérience d'**une responsabilité qui précède parfois la formulation claire de ses raisons**. Dans la présence d'un homme qui demeure là où tout invite à partir et qui, par cette simple persistance, nous confronte à la question de ce qui doit être fait.

« *LE CIEL N'A PAS RENONCE.* »



Le titre de la rubrique « *Et pourtant... Gaza !* » pourrait signifier le titre du documentaire. Car c'est bien de la portée de ce « *Et pourtant...* » dont nous parle le documentaire.

D'abord Gaza, c'est le nom que les colons sionistes et le monde occidental qui les soutient veulent *interdire, invisibiliser* après l'avoir quasiment rayé de la carte. Gaza est le réel à cacher parce que Gaza, ici et maintenant, est la métonymie, démultipliée, de la catastrophe du peuple palestinien.

Un rappel historique pour comprendre cette démultiplication : en 1975, Golda Meir, premier ministre travailliste israélien, répondait à une question d'un journaliste (je cite de mémoire) « *Les Palestiniens, ça n'existe pas* ».

Donc **entrer dans Gaza**, 51 ans plus tard, par le biais de Suhail, c'est donner une grande force à l'existence des Palestiniens. Et une grande joie à ceux qui les regardent. C'est, en soi, une victoire. Si à Gaza, les Palestiniens perséverent à vivre, au milieu des bombardements, des gravats et du raclement de crécelle des drones, c'est bien qu'ils sont. Nombreux, vivants, malgré la mort incessante qui les tuent. Devant nos yeux.

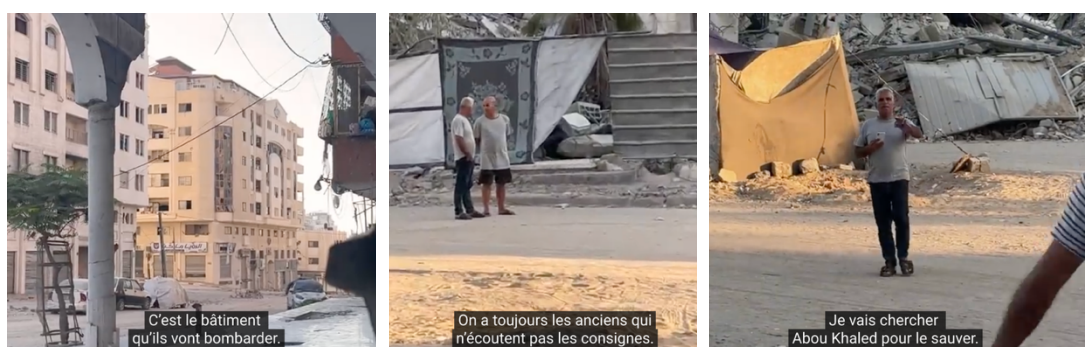
Et pourtant... « *Nous sommes plus que nos blessures* » dit le texte du documentaire. Le regard de Suhail choisit de raconter le chaos de la tragédie par le biais des sourires d'enfants et le calme des vieux. Sa démarche s'apparente alors à celle d'**un funambule qui déambule, parmi les ruines**. Sa petite caméra évite les scènes d'horreur et de sang. Pas de victimisation et de compassion des Palestiniens. Au contraire, le positif du courage du quotidien qui porte une claque flagrante au mythe mensonger israélien. C'est là un regard juste. Et ce regard juste de Suhail va l'amener à prendre position à la fin du documentaire. Une fin qui sonne pour lui comme le début d'une affirmation ; il assume désormais d'être identifié

comme un journaliste, un vrai, dans un bureau, avec les conséquences induites d'être incessamment repéré par un drone meurtrier. Le funambule n'est plus mais devient *un militant de l'information* comme le sont les journalistes qui restent à Gaza pour raconter et montrer l'innommable. « *Le ciel n'a pas renoncé* » dit le texte. C'est le message de Suhail. Pour lui et pour son peuple.

Le documentaire ne donne pas d'éléments subjectifs et idéologiques sur des collectifs politiques palestiniens organisés. Mais je n'attends pas d'un documentaire qu'il me donne à entendre ce que je veux entendre. J'attends une proposition, une hypothèse, un rêve à partir de quoi il est possible de penser et de tenir un point. « *Hope looks different, but it stays* » [L'espoir prend une autre forme, mais il demeure] dit Suhail.

ENDURANCE ET TENACITE

Deux moments privilégiés dans ce documentaire, qui viennent faire vérité de ce et ceux qu'il documente.



Deux vieux palestiniens circulent tranquillement en bavardant dans les rues du quartier qu'ils habitent quotidiennement depuis toujours. Les Israéliens ont annoncé par tracts qu'ils allaient bombarder un immeuble mitoyen. Les habitants le fuient, les voisins avertissent toute personne présente aux alentours des risques imminents. Les vieux, qui traversent ses lieux familiers, lèvent un instant les yeux - ils ont entendu l'avertissement - mais ils continuent leur chemin, aux pas qui sont les leurs et qu'ils ne modifieront pas : ils arriveront à leur terme à leur propre allure, refusant de s'y précipiter pour la seule raison que l'ennemi, hypocritement, le leur conseillerait au nom fallacieux de la survie à laquelle ils seraient condamnés.

Ces vieux hommes tiennent jusqu'au bout - un bout dont ils savent l'inconnu et l'imprévisibilité - leur manière propre d'exister en ce chaos que l'ennemi leur impose. Il en va pour eux d'une existence subjective qui **dure en endurant** l'épreuve et qui, ce faisant, se donne les moyens de n'être pas réduite par les sionistes à la simple survie animale.



Un enfant palestinien est parti acheter une couche pour sa petite sœur - une seule couche, notons-le : les Gazaouis n'ont plus les moyens de se les procurer par paquets ! En revenant, il découvre que son pâté de maisons est sous les tirs des Israéliens. Il se réfugie aux côtés de Suhail derrière une carcasse de voiture. Que doit-il faire ? Rentrer immédiatement aux côtés des siens ? Attendre que les tirs s'arrêtent, mais alors pour combien de temps ? La caméra de Suhail capte de l'enfant le regard voilé d'angoisse. Que doit-il tenir ? Quel courage lui est ici requis ? Comment intelligemment remplir la tâche que

sa mère lui a confiée, tenir la solidarité familiale inconditionnelle, soutenir la prudence que l'intelligence d'une situation inattendue lui dicte ?

Tenir au travers de situations constamment changeantes : le chaos semé par les Israéliens vise à désorienter chaque existence palestinienne pour la réduire aux seuls instincts animaux d'une survie individuelle, telles des hyènes semant la panique dans un troupeau pour le disperser et venir dévorer le plus faible devenu isolé.

Dans l'angoisse, tenir le courage et l'intelligence requis par la situation, **courage et intelligence** qu'il revient à chacun – y compris à chaque enfant - de déterminer dans une solitude irréductible.

Endurance des vieux palestiniens, **ténacité** des enfants palestiniens : la grandeur de ces deux attitudes ne rend guère à l'esprit (trop pompeusement exalté) de **résistance** : la résistance se dresse **contre** un ennemi auquel elle confère une puissance constituante, lui laissant ainsi l'entière initiative de formuler les enjeux du combat (d'où que de leur côté, les Résistants s'en tiennent en général à de très vagues affirmations).

Si la résistance est ainsi de logique oppositionnelle, **l'endurance**, de plus longue haleine, se constitue autour des affirmations qu'il s'agit de faire durer dans l'épreuve et d'endurer contre l'ennemi. L'endurance **part d'une affirmation** d'où procède l'opposition à l'ennemi. Endurance des vieux Palestiniens qui endurent l'épreuve du génocide colonial en faisant durer jusqu'au bout l'affirmation d'une existence populaire.

La ténacité est une position d'existence dont la consistance interne est plus immédiate : les enfants ne mobilisent guère les médiations d'un projet de vie, et leur affirmation ne se distingue guère de leur existence immédiate. Pour eux, **tout est ici et maintenant**. Et c'est ici et maintenant qu'il leur faut décider quelle réponse courageuse apporter à une angoisse sauvagement survenue. Décider comment tenir dans une situation dont l'enfant ne peut comprendre les tenants et aboutissants. Tenir, non pas exactement *un point* comme peuvent le faire les adultes, non pas à proprement parler *une affirmation jusqu'au bout* comme peuvent le faire les vieux, mais tenir pour tenir, ce qui n'est pas dire pour survivre mais simplement pour vivre sa vie d'enfant.

Si tout enfant est bien ténacité, ici la ténacité du petit garçon palestinien est celle emblématique de son peuple. Et si tout vieillard est endurance, l'endurance du vieux Gazaoui est ici l'emblème de celle du peuple palestinien.

● ● ●